

ATAMENA Abdelmalik
Université de Khenchela
Khenchela - Algérie

**AUTOBIOGRAPHIE ET IDÉAL DE L'HOMME
DANS L'ÉCRITURE ROMANESQUE D'AMIN MAALOUF**

Résumé

L'idée centrale de cet article est l'élément autobiographique qui se révèle être double dans l'œuvre d'Amin Maalouf. D'une part, l'auteur projette sa conception du monde dans les personnages qu'il peint ; d'autre part, ces personnages servent de modèle à sa personnalité. Ce double rapport d'extériorisation et d'intériorisation est appelé en psychanalyse, projection et introjection. Ces paradigmes représentatifs nous permettent de suivre de plus près certains aspects de l'« idéal de l'homme » qu'incarne l'auteur dans ses textes. Pour ce faire, l'accent sera mis sur deux éléments de cet idéal, « l'idéal de la sagesse » et « l'idéal pédagogique », que nous considérons comme les plus significatifs.

Mots-clefs : projection – introjection – autobiographie – idéal de l'homme – Amin Maalouf.

**AUTOBIOGRAPHICAL WRITING AND THE IDEAL OF MAN
IN AMIN MAALOUF'S FICTION WRITING**

Abstract

The central idea of this article is that the autobiographical element in the work of Amin Maalouf 'appears in two facets: on the one hand, the author projects his conception of the world in the characters whom he paints. On the other hand, these characters serve the model of his personality. This rapport of externalization and internalization is called in psychoanalysis: projection and introjection. These representative paradigms permit us to follow closely, in the texts, certain aspects of “the ideal of man” that the author personifies. Thus, the focus will be on two elements of this ideal, “the ideal of wisdom” and “the pedagogical ideal” that we consider as significant.

Key words: projection – introjection – autobiography – ideal of man – Amin Maalouf.

**AUTOBIOGRAPHIE ET IDÉAL DE L'HOMME
DANS L'ÉCRITURE ROMANESQUE D'AMIN MAALOUF**

Sans écarter totalement les autres angles (roman, roman historique, biographie...), nous admettons, en anticipant, que l'aspect générique qui convient le mieux aux caractéristiques les plus adéquates à l'œuvre d'Amin Maalouf est l'écriture autobiographique, car ses livres en tant que réalisation littéraire et création artistique contiennent un aspect autobiographique important. Léon l'Africain et Omar Khayyam ne sont plus que des personnages historiques neutres, tout autant que Baldassare et Tanios qui ne sont plus que des personnages fictifs impartiaux : l'auteur les a investis de différentes idées, intimités et expériences profondes de sa propre vie.

Dans *Léon l'Africain* et *Samarcande*, l'aspect autobiographique se présente de deux manières. D'un côté, Amin Maalouf met en scène, par une sorte de projection, l'image idéale des destinées humaines configurées au travers de personnages inventés ou s'inspirant de personnes réelles. Ceux-ci sont considérés comme des porte-paroles de son idéal de l'homme. Tous ses héros sont présentés comme des personnages investis de valeurs comme la compassion, la sagesse, l'esprit de tolérance et de dialogue, perçues dans des dimensions diverses, politiques, religieuses, historiques... Ces personnages deviennent l'image, l'incarnation même de la vision du monde de l'auteur ; des projections¹ au sens psychanalytique du terme.

D'un autre côté, les personnages ont servi d'exemple à la personnalité d'Amin Maalouf, notamment les personnages historiques réels, c'est-à-dire, Léon l'Africain et Omar Khayyam. L'auteur affirme que Léon l'Africain lui a tracé le chemin à suivre : « *Voici ma voie ! Voici ce que j'ai toujours voulu faire de ma vie, désormais, je ne m'éloignerai plus* » (Egi Volterrani, 2001). Ce procédé d'introspection est nommé par

¹ « Dans le sens proprement psychanalytique, opération par laquelle le sujet expulse de soi et localise dans l'autre, personne ou chose, des qualités, des sentiments, des désirs, voire des « objets », qu'il méconnaît ou refuse en lui... ». (Jean Laplanche et Jean – Bertrand Pontalis, 1967 : 344).

la psychanalyse : l'introjection². Dès lors, ce double rapport de projection et d'introjection rend ambiguë la relation entre Amin Maalouf et ses personnages, comme nous allons le voir dans les lignes qui suivent³.

L'IDÉAL DE LA SAGESSE

Le premier aspect de la vision du monde projetée par Maalouf sur ses personnages, c'est l'idéal de la sagesse, de la transcendance de l'homme :

C'est une notion [sagesse] qui peut paraître un peu désuète, mais il me semble important d'observer le monde avec sérénité, détachement vis-à-vis de ses propres appartenances et un véritable engagement par rapport à l'avenir du monde. (Anissa Barrak, 1994).

L'auteur présente cet idéal dans ses premières tentatives d'écritures « *inabouties* » dès sa prime enfance, en essayant de montrer qu'il pourrait exister une possibilité de cohabitation des personnes de langues et de cultures différentes :

Mon premier article de journal, qui n'a jamais été publié, je l'avais donné très solennellement à mon père lorsque j'avais six ans. [...] il ne m'avait pas dit clairement qu'il ne le publierait pas, il espérait sans doute que je finirais par oublier. Je n'ai jamais oublié, la preuve ! Mais je ne lui ai jamais reparlé. Je rapportais dans cet article un phénomène qui m'avait fasciné : un élève anglais était venu dans mon école. A son arrivée, il ne parlait pas un mot d'arabe, mais au bout de quelques mois, il parlait aussi bien que nous...déjà mon obsession des « passerelles » à bâtir entre les cultures ! (Egi Volterrani, 2001)

Les lectures dans les trois langues (arabe, français, anglais) ainsi que la traduction constituent les premières sources de son idéal de sagesse. Amin Maalouf raconte qu'il a puisé ses premières inspirations dans des livres traduits en arabe : « ...mes premières lectures étaient également en

² « Processus mis en évidence par l'investigation analytique : le sujet fait passer, sur un mode fantasmatique, du “dehors” au “dedans”, des objets et des qualités inhérentes à ces objets » (Jean Laplanche et Jean –Bertrand Pontalis, 1967 : 209).

³ On peut se reporter plus particulièrement au livre de Pauline A.H. Hömann (1996) qui nous a servi à éclairer ces procédés d'écriture.

arabe. Ivanohé, *Le Prisonnier de Zenda*, les romans de Dickens, de Mark Twain, *Les Voyages de Gullivers*, le *Jules César* de Shakespeare, j'ai d'abord découvert tout cela en traduction arabe» (Egi Volterrani, *Idem.*). Il ne s'en est pas contenté :

*Je ne pouvais plus me satisfaire de ce qui était traduit en arabe. Ce qui était en français, ou en anglais, je le lisais dans le texte, et il me semble qu'à vingt ans, la plupart de mes lectures en arabe concernaient la politique et l'histoire contemporaine du monde arabe ; vers presque tous les autres domaines, la principale rampe d'accès était le français ou l'anglais. (Egi Volterrani, *Idem.*)*

L'auteur explique que la connaissance des langues est d'une importance vitale pour comprendre l'Autre et interagir avec lui : « *pour moi, la question linguistique est fondamentale. On ne peut pas connaître l'Autre si on ne désire pas connaître sa langue* » (Ottmar Ette, 2008 : 91), car la négation ou l'ignorance de la langue de l'Autre peut entraîner des renfermements sur soi et des crispations désastreuses. Selon lui :

*Le drame du monde arabe, c'est qu'il est ligoté par la censure et l'autocensure. Censure politique, censure « morale », censure religieuse. [...] lorsque l'empire musulman était à son apogée, qu'il était triomphant, sûr de lui, confiant en sa bonne étoile, il avait encouragé la traduction des œuvres grecques, persanes ou indiennes, ce qui lui avait permis de devenir, pour un temps, le principal centre intellectuel et culturel et scientifique du monde. A l'époque, on osait débattre de tout, même des dogmes liés aux textes sacrés. Quand la décadence a commencé, on a cessé de traduire, et cessé de débattre. (Egi Volterrani, *Idem.*)*

L'auteur paraît avoir projeté sur ses personnages, fictifs ou réels, sa passion pour la multiplicité de langues et l'érudition. La maîtrise de plusieurs langues est l'une des spécificités primordiales de ses protagonistes.

Ce plurilinguisme est annoncé dès son premier roman, *Léon l'Africain*, dans lequel, il peint un homme qui est prédisposé à s'ouvrir sur toutes les langues qu'il côtoie sans hésitation. Cet apprentissage lui a permis de se développer, de s'enrichir intellectuellement et de vivre en harmonie avec lui-même et avec les autres. C'est ainsi qu'il est assumé par Léon l'Africain : « *...de ma bouche, tu entendrais l'arabe, le turc, le*

castillan, le berbère, l'hébreu, le latin et l'italien vulgaire, car toutes les langues, toutes les prières m'appartiennent » (Maalouf, 1998 : 11).

Dans *le Rocher de Tanios*, l'importance du plurilinguisme est prise en charge au niveau narratif : un pasteur anglais a ouvert une école, en proposant d'enseigner l'anglais, le turc, la poésie et la rhétorique arabe. Son désir, à l'époque, est de faire face à l'influence égyptienne et derrière celle-ci l'influence française largement médiatisée par les égyptiens. Cependant, Cheikh Francis insiste sur l'intégration du français dans les enseignements, étant donné la relation qu'entretient sa famille avec la France depuis plusieurs générations. Grâce à ces trois langues, que Tanios a apprises pendant son jeune âge, il a pu devenir traducteur lorsque les anglais ont écarté l'émir qui était mal vu. A la faveur de ce savoir, Tanios est revenu triomphant dans son village, après en avoir été exilé à cause du meurtre du patriarche commis par son père. Ce même savoir lui a aussi permis de s'intégrer facilement à Chypre, où il s'est réfugié avec son père.

Dans *Samarcande*, Benjamin O. Lesage, américain au nom français mais culturellement persan, est d'emblée plurilingue :

Malgré la consonance française, héritage d'un aïeul huguenot émigré au siècle de Louis XIV, je suis citoyen américain, natif d'Annapolis, dans le Maryland, sur la baie de Chesapeake, modeste bras de l'Atlantique. Mes rapports avec la France ne se limitent pourtant pas à cette lointaine ascendance, mon père s'est appliqué à les renouveler. Il avait toujours fait preuve d'une douce obsession concernant ses origines. Il avait noté dans son cahier d'écolier : « mon arbre généalogique aurait-il donc été abattu pour construire un radeau de fugitifs ! » et s'était mis à l'étude du français. Puis, avec émotion et solennité, il avait traversé l'Atlantique dans le sens inverse des aiguilles du temps. (Maalouf, 2000 : 199)

On peut facilement en déduire que les trois langues lui sont associées : le français par son nom et son origine, l'anglais par sa citoyenneté américaine et le perse par son vécu dans un environnement persan et son irrésistible attirance pour les quatrains de Khayyam : « *l'homme le plus curieux à étudier pour comprendre ce qu'a peu devenir le libre génie de la perse dans l'étreinte du dogmatisme musulman* » (Maalouf, *Idem.* :

204). De ce fait, O. Losange s'est « *formé le projet d'étudier langue et littérature persanes, de visiter longuement ce pays* » (*Idem.* : 205).

Dans *Le périple de Baldassare*, Baldassare, le personnage principal, dépositaire d'une bibliothèque contenant des livres en langues diverses, a reçu dès son jeune âge un enseignement qui a inclus plusieurs langues. De ce fait, il est obligé d'accueillir et de comprendre des gens venus d'horizons différents.

Dès le début du roman, le narrateur parle d'un visiteur, un pèlerin de Moscovie, venu frapper à sa porte pour demander le livre énigmatique qui révèle l'année de la bête, l'apocalypse. Le dialogue s'est établi en grec : « *l'échange avait eu lieu en grec, notre unique langue commune, bien que ni moi ni lui, à l'évidence, ne la pratiquions couramment* » (Maalouf, 2002 : 12,13).

Dans son long périple, Baldassare, qui maîtrise plusieurs langues orientales et européennes, entre autres, le français, a joué le rôle de médiateur entre l'Orient et l'Occident : « *Pour moi le réveil s'appelle Constantinople. Dès demain, dimanche, je me présenterai dans mes habits d'apparat à l'ambassade du roi de France, ou plus exactement à l'église de l'ambassade* » (Maalouf, *Idem.* : 116).

Il convient aussi de prendre en considération une autre dimension de la langue pour confirmer cet idéal de la sagesse qui occupe une place importante dans l'œuvre de Maalouf : l'extension, au-delà des personnages, de cette multiplicité de langues qui se reflète aussi au niveau du texte qui contient des mots et des phrases de différentes langues. En plus de l'anglais et de l'arabe transcrit en caractères latins, on remarque la présence d'une base linguistique et d'un fonds culturel de l'Orient musulman (en plus de l'arabe, il y a le persan et le turc), et de l'Orient chrétien (le grec, le syriaque, l'arménien et l'araméen).

Dans l'œuvre d'Amin Maalouf, c'est toute la Méditerranée et tout l'Orient qui semblent s'exprimer, que ce soit l'Orient musulman ou l'Orient chrétien, diachroniquement et synchroniquement, chronologiquement et géographiquement : de Samarcande à l'époque de Omar Khayyam (*Samarcande*) aux XI^{ème} et XII^{ème} siècles, à l'Andalousie et au Maghreb (*Léon l'Africain*) au XIV^{ème} siècle, de Gênes à l'Orient (*Le Périple de Baldassare*) au XVII^{ème} siècle, au Liban (*Le Rocher de Tanios*) du XIX^{ème} siècle.

Le discours utilisé par Maalouf dépasse le substrat linguistique de l'Orient musulman (le persan, l'arabe et le turc) pour retourner à celui d'avant l'islam (l'arménien, le syriaque, l'araméen, l'hébreu, le grec,...). Dans *Le Périple de Baldassare*, par exemple, le nom de « Marta » (Maalouf, 2002 : 39), signifie en syriaque « dame » (Elia Issa : 2002). On note aussi, dans le même roman, la présence du dialecte arabo-syriaque « twaffa » :

“ Boumeh” : « “Boumeh”, “ hibou”, “oiseau de malheur ”, c’est ainsi que le cadet surnomme son frère depuis l’enfance. Et en me relevant, ce soir-là, soudain perclus de courbatures, je jurais de ne plus jamais l’appeler autrement. » (Maalouf, 2002 : 23,24)

« En poussant le portillon de sa mesure, je vis, assise sur le seuil, une femme du voisinage, le front dans les mains. Je lui demandai, par politesse, avant d’entrer, si hajj Idriss était là. Elle releva la tête et me dit seulement : “Twaffa”. Il est mort !» (Maalouf, Idem. : 34),

ou encore celle de l'arabe classique :

Depuis l’aube de l’islam, les savants débattent autour d’un verset du Coran, qui revient par trois fois dans des termes similaires, et qui souffre diverses interprétations. Esfahani le cita en égrenant soigneusement les syllabes : “ fa sabbih bismi rabbika-l-azim” ; ce qui pourrait être traduit dans notre langue par : "glorifie le nom de ton seigneur, le très grand". (Maalouf, Idem. : 355)

Dans *Le Rocher de Tanios*, l'auteur recourt au dialecte libanais composé aussi de turc et de persan :

Khwéja Gérios n’aura pas le temps d’en prendre, il faut qu’il parle à l’instant pour revenir avant la nuit. C’est ainsi qu’il l’appelait quand il avait envie de lui faire plaisir, khwéja, un vieux mot turco-persan qui désignait dans la montagne ceux qui, dotés d’instruction et de fortune, ne travaillaient plus la terre de leurs mains. (Maalouf, 1993 : 38)

Dans le même roman, le personnage Nader, qui a écrit un livre philosophique dont le narrateur a traduit le titre par : « la sagesse du muletier », incarne parfaitement la sagesse :

Nader ne devait plus jamais remettre les pieds au village [...] sa part de secret, il l’avait consigné sur un cahier qu’un jour, dans les

*années vingt de ce siècle, un enseignant de l'American University of Beirout allait retrouver, par chance, dans le fouillis d'un grenier. Annoté et publié, avec une traduction anglaise, sous le titre *Wisdom on muleback* que j'ai librement transformé en « la sagesse du muletier ».*(Maalouf, *Idem.* : 277)

Cette référence à un muletier s'avère ici doublement intéressante, d'abord, par le fait que Nader, sur le dos de sa mule se prenne pour un philosophe, statut qui permet à l'écrivain de transmettre son idéal de sagesse explicitement ainsi que les vérités intemporelles : « *La parole du sage s'écoule dans la clarté. Mais de tout temps les hommes ont préféré boire l'eau qui jaillit des grottes les plus obscures* » (Maalouf, 1993 : 69) ; ensuite, par le fonds autobiographique, car le lecteur a du mal à croire que ce personnage est vraiment fictif. Maalouf avoue, dans un entretien à la revue *Nuit blanche*, qu'il s'est inspiré d'une personne réelle :

Mon père m'avait raconté qu'un homme qui avait écrit un livre de philosophie venait au village le vendre, à dos de mule. Cette histoire m'avait beaucoup frappé et, bien entendu, le personnage du muletier savant qui écrit un livre de sagesse est inspiré directement de ce personnage. Il y a beaucoup d'autres personnages comme ça... (Hamidia Dia, 1997 : 135)

Autant d'exemples dans l'œuvre d'Amin Maalouf – qui n'en manque pas – laissent envisager que l'auteur a puisé son idéal de sagesse dans le patrimoine linguistique et culturel de l'Orient et de l'Occident : histoires effectives par projection de personnages autobiographiques, et discursives, c'est-à-dire par la textualisation des langues qui expliquent l'intentionnalité de l'écrivain.

Dans plusieurs de ses interventions, Amin Maalouf a exprimé son intérêt pour le monde, la quête de l'homme et les valeurs initiatiques, perpétuelles et véritables pour l'humanité. Il tente de s'opposer aux préjugés et stéréotypes qui empêchent l'interaction avec d'autres civilisations, d'autres cultures, d'autres réalités. Pour ce faire, le voyage et le dépaysement – comme une autre source de l'idéal de la sagesse – interviennent comme une nécessité de la vie courante : « *je parle de voyage comme d'autres parlent de leur maison* » (David Rabouin, 2001 : 98).

Ce qu'on dit de l'auteur s'applique aussi à ses personnages, fictifs ou réels : il les fait agir et s'exprimer sur ses sujets, et conformément à sa vision du monde.

Tous ses personnages reconnaissent les vraies valeurs des enseignements de la sagesse que des individus et des générations ont accumulés et consignés dans des livres. Ils se rendent compte que seul le voyage permet la rencontre de l'autre.

Dans cet ordre d'idée, l'expérience de la vie errante des personnages de Maalouf est très riche.

Baldassare traverse des communautés humaines de la Méditerranée et de l'Europe, à la recherche d'un livre salvateur qui contient le centième nom du Dieu, qui, une fois prononcé, éviterait l'Apocalypse. Il traverse un monde envahi par le fanatisme, les superstitions et les doctrines obscures. Son scepticisme n'épargne ni le christianisme, ni le judaïsme, ni l'islam. Cependant sa « *sagesse profane* » le guide vers d'autres réalités. Baldassare parvient, après ces longues pérégrinations, à saisir tout ce qui est susceptible de générer des conflits et à avoir foi en l'homme : « *il se peut que le ciel ne nous ait rien promis. Ni le meilleur ni le pire. Il se peut que le ciel ne vive qu'au rythme de nos propres promesses* » (Maalouf, 2002 : 505).

Mais, pour parvenir à ces convictions, il lui aura fallu quitter Gibelet et traverser Smyrne, Constantinople, Gênes, Londres et rencontrer des milliers de destinées. Il reconnaît que la seule source livresque ne saurait le satisfaire et lui apporter la sagesse au sens plein.

C'est au cours de ses voyages qu'il pourra se retrouver et se réinventer, à la manière de Gide :

Jette [le] livre ; dis-toi que ce n'est là qu'une des milles postures possibles en face de la vie. Cherche la tienne [...] ne t'attache en toi qu'à ce que tu sens qui n'est nulle part ailleurs qu'en toi-même, et crée de toi, impatientement ou patiemment, ah ! Les plus irremplaçables de tous les êtres. (André Gide, 1972 : 163)

Dans *Léon l'Africain*, lorsqu'on évoque le personnage historique de Hassan El-Wazzan, on le qualifie de voyageur. En effet, l'auteur du livre « Al Qirtas » le décrit ainsi :

...Mais il semble que cette profession (Notaire) n'était pas du goût de notre homme qui avait d'autres ambitions dans la vie que de

rester assis à longueur de journée au fond d'une boutique étroite en train de rédiger sur ses genoux des actes et des documents. Son souhait était de voyager de par le monde pour étudier les conditions de vie des différentes communautés [...] en l'espace de dix ans, il a parcouru le Maroc du long en large et arrivé jusqu'à Tombouctou. Il a visité les différentes régions d'Afrique du nord, et s'est ensuite rendu à la Mecque, puis à Istanbul, avant de parcourir d'autres contrées asiatiques... (Almaghrib, 1934)

Ainsi, le roman nous emmène d'un lieu à un autre. Léon cherche des réponses à des questions obsédantes. A l'arrivée dans chaque lieu, il ouvre son appétit et sa curiosité à la compréhension du monde et des autres cultures, en quête perpétuelle de la connaissance de l'Autre et par là-même, de lui-même.

Sa vie est bâtie sur la perte des lieux, la quête d'un double lieu, d'une appartenance jamais offerte, sans cesse à reconquérir. Il ne s'installe à un endroit que pour en repartir :

Dieu n'a pas voulu que mon destin s'écrive tout entier en un seul livre, mais qu'il se déroule, vague après vague, au rythme des mers. A chaque traversée, il m'a délesté d'un avenir pour m'en prodiguer un autre ; sur chaque nouveau rivage, il a rattaché à mon nom celui d'une patrie délaissée. (Maalouf, 1998 : 89)

Dans *Le Rocher de Tanios*, dès que sa condition de bâtard lui a été révélée « *sur les lèvres du fou* » (Amin Maalouf, 1993 :69), Tanios se sentit très loin du village et « *anéanti, incapable même de déplacer son regard* » (Maalouf, 1993 : 76). C'est ainsi que

Tanios [...] allait prendre ses distances à l'égard du village. A peine ouvrait-il les yeux chaque matin qu'il partait pour de longues randonnées pensives et solitaires, au cours desquelles il se remémorait des épisodes de son enfance en les interprétant à la lumière de ce qu'à présent il n'ignorait plus. (Maalouf, 1993 : 77)

Sa démarcation de la société est ainsi entamée. Sa mère « *remarquait bien que son fils était différent* » (Amin Maalouf, 1993 : 77) : il plonge dans « *un calme extrême* » (Amin Maalouf, 1993 : 77), qui est, selon elle, « *un signe de précoce maturité* » (Maalouf, 1993 : 77). Mais le narrateur explique cette distance par « *la politesse de qui se sent étranger* » (Amin

Maalouf, 1993 : 77) ; et à cette « *âme d'exilé* » (Amin Maalouf, 1993 : 197), une question s'impose pendant son exil à Chypre :

Fallait-il que je parte en exil, que j'atterrisse sans espoir dans cette ville étrangère, dans cette hôtellerie, et que je monte jusqu'au dernier étage sur les pas d'une inconnue... fallait-il que les vagues de la vie me rejettent aussi loin pour que j'aie droit à cet instant de bonheur ? Intense comme s'il était la raison d'être de mon aventure. Et son achèvement. Et ma rédemption. (Maalouf, 1993 : 198)

On constate que les idées de Baldassare, de Léon l'Africain, de O. Lesange et de Tanios correspondent parfaitement à celles d'Amin Maalouf : la connaissance d'autres langues et d'autres cultures par le biais du savoir livresque ou de l'école de la vie ou encore par les voyages, constituent une source pour l'éclosion de son idéal de l'homme.

L'IDÉAL PÉDAGOGIQUE

Une autre valeur projetée par Amin Maalouf dans ses personnages, relève de la pédagogie du savoir, des connaissances, etc., d'une génération à une autre. L'auteur a exprimé dans plusieurs textes son souci pour la transmission pédagogique par le biais de l'écriture et de l'enseignement qui sont une tradition familiale : « *en famille, la tradition, c'était, comme je l'ai dit, d'enseigner ...* » (Egi Volterrani, 2001).

La plupart de ses aïeux se sont engagés dans l'enseignement en se consacrant pour le progrès, notamment son grand-père Botros qui a créé une école dont les valeurs sont largement partagées par son descendant. Il a pris conscience qu'il était nécessaire de pérenniser la transmission de cette vision du monde en s'y investissant en tant que journaliste et écrivain.

Aux yeux de Maalouf, la transmission par le biais de la littérature est un moyen indispensable pour la connaissance de l'Autre et le rapprochement des communautés :

Il me semble que la littérature peut transmettre une connaissance de l'Autre que les autres approches ne peuvent pas saisir avec les mêmes nuances. Moi, j'ai vécu dans une société où il y avait des gens qui appartenaient à des traditions religieuses différentes, qui avaient des histoires communautaires différentes, et cette expérience de vie, ce côtoiement quotidien de l'Autre, j'essaie

toujours de le transmettre parce qu'il me semble qu'il manque beaucoup dans le monde d'aujourd'hui. (Ottmar Ette, 2008 : 89)

Les héros de Maalouf s'intéressent vivement à la question de la pédagogie. Ils comprennent vite que le savoir ne peut survivre et se développer qu'en étant transmis de génération en génération. Léon l'Africain est présenté comme un personnage assoiffé d'une connaissance livresque qui ne s'étanchera que dans l'enseignement. Pendant sa captivité à Rome, il s'est lancé dans l'acquisition des connaissances et le pape lui a fixé un « *sérieux programme* » :

Désormais, je partagerais mon temps entre l'étude et l'enseignement. Un évêque allait m'apprendre le latin, un autre le catéchisme, un troisième l'évangile ainsi que la langue hébraïque ; un prêtre arménien me donnerait chaque matin un cours de turc. De mon côté, je devais enseigner l'arabe à sept élèves. (Maalouf, 1998 : 300)

Ainsi, après avoir été alourdi par des chaînes, envahie par la douleur, l'amertume et le désespoir, sa captivité devient source d'enrichissement :

Mon année de captivité fut donc sans peine pour le corps et fort profitable pour l'esprit. D'un jour à l'autre, je sentais mes connaissances s'élargir, non seulement dans les matières étudiées, mais également par le contact avec mes professeurs, ainsi qu'avec mes élèves, deux prêtres aragonais, deux Français, deux Vénitiens, un Allemand de Saxe. (Maalouf, *Idem.* : 300)

Afin de rendre son savoir et ses connaissances – puisés de ses voyages, de ses expériences – accessibles à toute l'humanité, il se consacre à l'enseignement, à la traduction telle que celle de la partie hébraïque d'un dictionnaire polyglotte, et à l'écriture de son célèbre livre *Description de l'Afrique* pour la connaissance de l'Afrique et du Moyen-Orient, et, dont la renommée a traversé les siècles.

Dans *Le Périple de Baldassare*, si Boumeh incarne une parole doctrinale, détient le savoir et la vérité et joue le rôle d'un pédagogue qui domine ses interlocuteurs, il est représenté de façon péjorative : avec ses convictions dogmatiques et ses superstitions. Le savoir préétabli, les réponses approximatives, etc., incitent le lecteur à se méfier des dangers de l'endoctrinement et à se méfier de ce dangereux pédagogue.

Dans *Samarcande*, Omar Khayyam éprouve toujours, même implicitement, son opposition catégorique aux « vérités indiscutables » sur lesquelles le narrateur nous explique son point de vue :

Quand Hassan parle de certitudes, Omar demeure sceptique, s'attarde à jauger diverses opinions, choisit rarement, étale volontiers son ignorance. Dans sa bouche reviennent inlassablement ces mots : « que veux-tu que je dise, ces choses sont voilées, nous sommes toi et moi du même côté du voile, et qu'il tombera, nous ne serons plus là. (Maalouf, 2000 : 85)

Les illusions de l'évidence sont par essence nocives pour la réflexion objective et mènent à l'extrémisme et à l'intolérance. Les vérités ne s'acquièrent que par l'esprit du doute positif, par des interrogations et des remises en cause continuelles de soi-même et de ses convictions. Les héros de Maalouf incarnent nettement cet esprit critique au point où ils sèment l'incertitude sur les idées qu'ils défendent : « *Moi qui doute du tout, comment pourrais-je ne pas douter de mes doutes ? (Amin Maalouf, 2002 : 352)* ». Cet esprit sceptique est largement explicité dans ce passage :

J'éprouve en sa compagnie (Girolamo) ce même malaise que j'éprouvais naguère en conversant avec Maïmoun ; d'un côté, j'ai grande envie de partager sa sérénité, son mépris à l'égard de toute superstition, ce qui m'amène à approuver ostensiblement ses propos ; mais dans le même temps, je ne parviens pas à empêcher ces superstitions, même les plus aberrantes d'entre elles, de faire leur nid dans mon esprit. « Et si ces gens avaient raisons ? », « Et si leurs prédictions se vérifiaient ? » - de telles questions voltigent dans ma tête, malgré moi, et bien que je sois persuadé de leur inanité, je ne parviens pas à m'en débarrasser. Ce qui m'afflige et me fait honte, doublement honte. Honte de partager les frayeurs des ignorants, et honte d'adopter avec mon ami une attitude aussi fourbe. (Maalouf, 2002 : 350)

En outre, l'esprit de doute dans la transmission pédagogique qu'on peut repérer dans toute l'œuvre d'Amin Maalouf est atténué par l'esprit de raison qui tente d'apporter des réponses aux multiples interrogations existentielles qui hantent ses héros. Il s'agit en fait, d'une complémentarité entre les deux. Dans *Le Périple de Baldassare*, le narrateur préfère ceux qui doutent aux dogmatiques : « *lorsque la foi*

devient haineuse, bénis soient ceux qui doutent » (Maalouf, 2002 : 78); il se lie facilement avec ceux qui partagent avec lui le doute et la raison : « *dès notre première conversation (avec Maïmoun), ce sont nos doutes qui nous ont rapprochés l'un de l'autre, et un certain amour de la sagesse et de la raison* » (Amin Maalouf, 2002 : 83)

Il convient de signaler par ailleurs, que le choix de l'auteur de projeter son idéal dans les figures historiques romancées telles que Léon l'Africain et Omar Khayyam, et les personnages fictifs (non étrangers à l'Histoire) comme Baldassare et Tanios, est significatif.

Par l'écriture autobiographique, l'auteur partage les réflexions de ses personnages. Ils incarnent tous une phase et un fragment de l'idéal humain de l'auteur dont ils reflètent la vision du monde.

Toutefois, le rôle de Omar Khayyam et de Léon l'Africain paraît particulier.

Amin Maalouf ne prête pas seulement ses réflexions à ses personnages, par le procédé de l'introjection, il s'identifie aux idées de ses personnages. Il consacre une longue période à la figure historique de Léon l'Africain pour en assimiler les composantes qui l'aident dans son parcours de formation personnelle.

L'auteur va jusqu'à déclarer, « *voici ma voie ! Voici ce que j'ai toujours voulu faire de ma vie, désormais, je ne m'en éloignerai plus* » (Egi Volterrani, op.cit.).

Aussi, ce n'est pas un hasard si le roman est présenté symboliquement par l'épigraphe qui révèle l'idéal humain et universel qui a conduit un poète Irlandais à s'identifier totalement à cet homme-monde : « *Cependant ne doute pas que Léon l'Africain, Léon le voyageur, c'était également moi. W.B.Yeats. poète irlandais, (1865-1939)* ».

Constatons enfin, qu'avec ses héros, notamment les figures historiques, Amin Maalouf a modelé ses personnages de roman selon ses réflexions et ses choix personnels et qu'on les retrouve également dans d'autres écrits de l'auteur, en particulier, dans *Les identités meurtrières*, *Le dérèglement du monde* et *Origines*.

Inversement, sa morale, son individualité, son être sont influencés par ces figures historiques et même ses personnages fictifs. Il les considère comme des modèles de tolérance à suivre, des phares qui éclairent le chemin dans des moments obscurs de l'Histoire.

L'œuvre d'Amin Maalouf présente une dimension autobiographique importante et spécifique. Son rapport à la mémoire et à l'histoire fonde et régit sa structure interne.

Par les relations profondes entre le mécanisme de la projection et celui de l'introjection, l'auteur s'intègre implicitement dans le récit, et les descriptions de ses personnages renvoient en quelque sorte à lui-même : ils sont façonnés par ses idées personnelles (projection), en même temps qu'ils l'influencent (introjection).

Dans l'œuvre d'Amin Maalouf, ces deux mécanismes convergent vers l'idéalisation du passé qui pourrait traduire une amertume et un mal de vivre au présent.

BIBLIOGRAPHIE

DIA Hamidou, *Nuit Blanche*, *Le magazine du livre*, n° 69, 1997, disponible sur le site : [<http://id.erudit.org/iderudit/21082ac>]

Consulté le 19.11.2012. p.p.134-138.

ETTE Ottmar, « vivre dans une autre langue, une autre réalité », (entretien avec Amin Maalouf), *Lendemain : Etudes comparées sur la France/Vergleichende Fankreichforschung*, 2008, p. 99. Disponible sur le site : [www.flsh.Uha.fr/international/erasmus_mundus].

Consulté le 17.05.2012.

GIDE André, *Les nourritures terrestres*, Paris, Gallimard, (folio), 1972.

HÔMANN A.H. P, *La biographie comme genre littéraire. Mémoires d'Hadrien de Marguerite Yourcenar*, Amsterdam, Atlanta GA, 1996.

ISSA Elia, *Glossaire des mots syriaques dans le dialecte libanais*, Beyrouth, librairie du Liban Publischers, 2002.

LAPLANCHE Jean, PONTALIS Jean -Bertrand, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967.

MAALOUF Amin, *Le Rocher de Tanios*, Paris, Grasset, 1993.

MAALOUF Amin, *Léon l'Africain*, Alger, Casbah, 1998.

MAALOUF Amin, *Les identités Meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.

MAALOUF Amin, *Le périple de Baldassare*, Paris, Grasset, 2002.

MAALOUF Amin, *Samarcande*, Alger, Casbah, 2000.

MAALOUF Amin, *Origines*. Paris, Grasset, Paris, 2004.

RABOUIN David, « Entretien avec Amin Maalouf : Je parle du voyage comme d'autres parlent de leurs maison », *Magazine littéraire* n° 394, janvier 2001.

VOLTERRANI Egi, « Amin Maalouf. Autobiographie à deux voix ». Disponible sur le site officiel d'Amin Maalouf, 2001 :
[<http://www.maaloufamin>]
Consulté le 06.04.2010.